

Le corbeau blanc.

Dans le froid de l'hiver.
Dans un arbre mort entouré de volatiles menaçant.
Un nid.
Un abri.
Trois bébé venant de naître.
Le premier sera beau, grand, et fort.
Le deuxième sera haut-placé et intelligent.
Et le dernier est blanc.
Blanc comme neige.
Ni menaçant ni fort.
Juste blanc.
Un coassement au-dessus du nid. C'est le père.
Il râle, insulte et crache.
La mère le calme, pleure et console.
L'enfant a peur et s'enfuit.

C'était ma naissance, à moi : le corbeau blanc.
Je suis le plus petit des corbeaux, le plus gentil, le plus beau mais surtout, le plus blanc.
Ça peut paraître être un cadeau du puissant, mais à bien y réfléchir : c'est une punition !
On m'insulte tout le temps ! On me griffe !
J'ai observé ce comportement chez les longue-branches, deux-pattes ou géants si vous préférez.
Mais eux, ils insultent les noirs.
Je voudrais bien, moi aussi, insulter les noirs. Mais je suis seul.
Nous, les corbeaux, n'avons pas peur de longues-branches, sauf lorsque il détruisent ou mettent le feu.
Pourquoi ?
Parce que nous savons qu'ils ont peur de nous.
Nous sommes gros, charognard, noirs, seuls êtres vivants lorsque nous crions l'hiver.
Et nous sommes l'incarnation pour eux du mal.
Je ne veux pas rester.
J'ai un autre destin.
C'était écrit avant ma naissance, mais à l'encre effaçable.
Une fois que je suis arrivé, ce fut gravé dans mon cœur, dans ma tête et dans les paroles des autres.
Paroles.
Bien dit.
Paroles.
Nous ne parlons pas.
Nous nous comprenons.
Notions très différentes en soi.
On parle lorsque nous sommes longue-branches.
On se comprends entre espèce.
Si un chien va pleurer, le bipède va comprendre qu'il est triste.
Ainsi, si un autres me cri dessus. Je dois comprendre qu'il m'insulte.

Mais assez parlé de ça.
Voyons plutôt mon voyage.
Je suis arrivé dans un ville.
Du moins j'avais entendu de ce nom-là.
C'était une sorte d'arbre maison pour deux-pattes si des oiseaux ou corbeaux entendent ça.
Je me suis perché sur un "banc".
Attendant pendant une heure une idée lumineuse.
Rien.
Niet.
Nada.
Juste une grande tristesse.
Un vide.
Ils s'en voulaient sûrement, ses parents, de l'avoir laissés partir.
Je vit alors un Mâle pigeon s'approcher.
Il ne connaissait pas de corbeau blanc apparemment, car il s'envola effrayé.
Dommage.
Ils auraient pu devenir amis.
Une autre visite arriva dans la seconde tel que je n'eus pas le temps de me lamenter.
Un deux-pattes avançait vers moi.
Il s'approchait doucement.
Prudemment comme si il avait en face de lui un monstre.
Il se jeta alors sur moi et me prit comme un toréador prendrait son taureau.
Je me débattai pour m'en sortir mais il me mit des chaînes bleux aux pattes et m'installa dans une cage.
Je me retrouvai dans une grotte à l'intérieur de leur immense arbre de maison sur un support mou et agréable.
À côté de moi, il y avait d'autres support, dans d'autres cages.
D'autres otages.
Un chouette effrai rousse me regardait avec ses grands yeux souffrants.
Je l'examinai.
Elle n'avait rien.
Juste la même bande autour de la patte droite.
Un bande bleu avec des traits reliés incompréhensibles.
Je vis un longue-branche m'approcher avec un bâton blanc et transparent comme l'eau.
Il me prit le dessous de l'aile avec précotion et me planta le bâton.
Je m'endormis aussitôt.
Las.

Si c'était ainsi.

Si on avait décidé de lui pourrir l'existence avec sa couleur ET sa captivité, il l'accepterai.

Il resta dans la clinqie : triste et abandonné.

Un jour, un autre corbeau blanc arriva.

Il était bléssé.

Encore un.

Encore un mais cela voulait dire que le corbeau blanche n'était plus seul.

Comme les noirs ne sont pas seuls.

Comme le corbeau aurait aimé être quand on l'insultait.

Et le monde a besoin d'être soudé.

D'accepter les différences.

Même lorsqu'on est un corbeau blanc.

